

Des ignares qui s'ignorent

MARIE-HÉLÈNE VOYER, *L'habitude des ruines. Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec*, Montréal, LUX, 2021, 211 pages

Robert Laplante

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, R. (2022). Compte rendu de [Des ignares qui s'ignorent / MARIE-HÉLÈNE VOYER, *L'habitude des ruines. Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec*, Montréal, LUX, 2021, 211 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 15–16.

DES IDÉES DES ŒUVRES DES RUINES

Des ignares qui s'ignorent

Robert Laplante

Directeur des Cahiers de lecture

MARIE-HÉLÈNE VOYER

L'HABITUDE DES RUINES. LE SACRE DE L'OUBLI ET DE LA LAIDEUR AU QUÉBEC

Montréal, LUX, 2021, 211 pages

Preuve s'il en est qu'il y a toujours quelque chose de suspect à réfléchir sur les enjeux et la place du patrimoine dans la culture, Marie-Hélène Voyer commence son ouvrage pourtant lumineux en position défensive. Avant même de nous entraîner dans un parcours d'une sensibilité et d'une intelligence remarquables, l'auteure juge bon de prévenir le lecteur que «Cet essai n'est pas un exercice de nostalgie» (p.7). Elle se défend d'être une amoureuse des vieilleries, une pourfendeuse de «l'empire du neuf». Elle ne signe pas davantage «une enquête sur la démolition du patrimoine bâti». Elle veut penser ce qui se révèle dans le goût pour l'impermanence. C'est peut-être parce qu'elle se sent elle-même déportée aux lisières d'une norme qui menace d'obscurité tout ce qui semble s'enraciner ou aspire à le faire, que l'auteure sent d'abord le besoin de se justifier. Sa recherche ne proposera pas «un catalogue de solutions». Elle explore le paysage du sens tel qu'elle le déchiffre dans les ruines à naître que deviennent de plus en plus les milieux de vie.

Elle habite son livre et le construit dans le questionnement des œuvres, celles des romanciers, des peintres, des poètes qui viennent prolonger, magnifier le travail des humbles, des exaltés et des besogneux qui ont façonné les lieux que nous habitons. Et c'est la désinvolture avec laquelle nous y vivons qui la laisse songeuse et perplexe. Les destructions de maisons anciennes, l'anéantissement de quartiers entiers comme ceux de la Beauce inondée, l'effacement du cœur de villages anciens devant le clinquant des banlieues ou l'arrogance des aménagistes, tout cela forme son matériau. L'accompagnant dans le désolant parcours qu'elle nous propose on comprend mieux sa posture de prime abord défensive. Marie-Hélène Voyer traverse des champs de ruines en se désolant du spectacle, en questionnant ce que les négligences et les complaisances peuvent receler d'aliénation, de consentement à se tenir à l'écart de nous-mêmes. Elle ne renonce certes pas à l'ironie devant l'absurde, mais c'est toujours avec subtilité et sans agressivité.

On comprend bien, et elle en fait une démonstration accablante, que les réactions d'indifférence parfois hostile à l'endroit du patrimoine bâti et de sa place dans le paysage constituent un lourd fait de culture. Conviant littéraires et essayistes pour un parcours qu'elle jalonne également des photos de Michel Dompierre et Isabelle Hayeur, l'auteure cherche à comprendre ce qui cloche dans la culture québécoise avec la transmission, avec cette affirmation flageolante de ce qui devrait être une référence forte pour témoigner de ce que nous avons été et entendons demeurer en nourrissant projets et espérance.

Son questionnement est à lui seul une illustration de la fécondité de l'héritage assumé. Elle donne à lire des pages émouvantes et très fortes de ce qu'auront été les paysages de son enfance, de ce qu'ils continuent de prolonger de la mémoire de ses parents et aïeux. Sa maîtrise des œuvres qu'elle mobilise pour élargir la portée de ses souvenirs et les propulser dans le registre de la mémoire collective vaut le détour. Qu'il s'agisse du cinéma de Pierre Perrault ou des fulgurances de Jacques Ferron, les œuvres lui permettent de contextualiser la médiocrité portée fièrement



par des élites locales trop fières de bomber le torse en posant devant les bulldozers de ce qu'ils tiennent pour la modernité.

Sa sensibilité à l'égard de tout ce qui inscrit dans la matérialité de la vie quotidienne le consentement à l'aliénation et le renoncement à soi-même lui inspire une lecture aussi sévère qu'éclairante de ce qu'est devenu Rimouski. Le court chapitre qu'elle y consacre est une illustration parfaite de sa manière. La ville tourne le dos au fleuve qui lui a donné naissance, elle se célèbre dans un exotisme de pacotille qui lui a fait adopter comme symbole de son 325^e anniversaire un immense fauteuil Adirondack, se targuant d'avoir construit la plus grosse chaise du Québec qu'elle a placée face à la cathédrale pour mieux narguer le temple amoché par l'affirmation du neuf et de l'exotisme. L'église est pourtant le seul témoignage de ce que la ville s'est déjà vue face au fleuve qu'elle côtoie avec le regard de plus en plus torve de son clocher déjointé. Et dire que le marketing local se gausse du statut de «ville du bonheur» que lui valent les bricoleurs de records et autres classements de l'insignifiance pour aménager les Costco dans des quartiers sans âme.

Tout l'ouvrage traque les subterfuges, les alibis et la médiocrité, toutes méthodes et les faux-fuyants mobilisés pour nous distraire de nous-mêmes. Un pont couvert déplacé en plein champ pour tenter de se convaincre que le patrimoine importe, les simulacres du façadisme qui sévit un peu partout, l'accumulation des récits de démolitions font la trame de ce récit troublant qui trouve néanmoins sa hauteur de vue en accordant toute sa place au délire aménagiste qui a rayé des villages entiers de la carte. Ce qu'il y avait de porteur dans le mouvement des paroisses marginales qui a témoigné de la résistance et de la volonté d'enracinement au Bas-Saint-Laurent, Marie-Hélène Voyer l'a bien saisi et s'en fait une clé épistémologique. Elle montre bien comment la culture populaire reste ici un puissant ferment pour la culture savante. Pas étonnant que Voyer revienne souvent sur les travaux de Fernand Dumont et sur les Raisons communes qui restent encore à construire.

Ouvrage lumineux malgré toute la noirceur qu'il porte de chapitre en chapitre sur le saccage matériel du bâti et des paysages, ce livre assume pleinement les propos que lançaient en 1972 le Manifeste pour la sauvegarde des biens culturels, signé par une

suite à la page 16

DES IDÉES DES ŒUVRES DES RUINES

L'habitude des ruines

suite de la page 15

centaine d'artistes et d'intellectuels parmi les plus éminents : « Il devrait suffire d'évoquer le devoir pour un peuple de conserver son héritage culturel pour qu'on reconnaisse qu'en le saccageant, c'est une partie de lui-même qu'il détruit ». (p. 16) Ce manifeste n'a pas pris une ride et son ouvrage n'a pas de mal à convaincre que l'automutilation continue. Le Québec s'oblitére dans une indifférence trop répandue pour être seulement attribuable à la bêtise. Une violence sourde s'exerce, une violence le plus souvent enrobée dans le discours des parvenus et la rhétorique pompeuse des promoteurs qui saccagent villes et villages à grand renfort de complexes affublés de noms d'auteurs qu'ils ne liront jamais. Une violence qui vante le confort pour produire du simulacre et de l'amnésie. Une mécanique d'autodénigrement fait tourner la référence culturelle québécoise dans un étrange manège. La créativité et la volonté de vivre ne trouvent ici qu'à se collettailler à leurs contraires : le mépris de soi et la volonté de s'abolir, de s'annuler dans une existence autorisée par les poncifs du commerce et les manieurs d'argent.

La distance à soi-même n'est pas ici seulement une exigence de la pensée et de la création dans tout ce qui fait la culture, elle est aussi – et certains diraient même surtout – consentement à l'existence hétéronome. Exotisme de pacotille, simulacres et préciosité compensatoire qui multiplie les superlatifs vides pour habiller l'architecture des « monster houses » des banlieues plastifiées ou des galeries commerciales en carton-pâte, ne sont pas seulement des manifestations du consumérisme nihiliste. Ce sont là des signes du refus de se placer au centre de son propre monde, un refus d'en constituer des repères vivants pour façonner le devenir.

« Le défaut des ruines est d'avoir des habitants » comme l'a si justement rappelé Roland Giguère. Marie-Hélène Voyer livre dans cet ouvrage une chronique terrible de la routinisation de



Le Québec s'oblitére dans une indifférence trop répandue pour être seulement attribuable à la bêtise. Une violence sourde s'exerce, une violence le plus souvent enrobée dans le discours des parvenus et la rhétorique pompeuse des promoteurs qui saccagent villes et villages à grand renfort de complexes affublés de noms d'auteurs qu'ils ne liront jamais. Une violence qui vante le confort pour produire du simulacre et de l'amnésie.

l'indifférence. Elle en fait cependant un matériau qui pourrait permettre de surmonter l'inachèvement, mais il faudra pour cela faire une place à la colère. Une place qu'elle a délibérément écartée de son propos, mais qui pourtant, seule, peut permettre de s'en arracher. Si la socialisation déficiente à l'œuvre dans notre culture rend la tolérance à la destruction si facile, c'est parce que, précisément, son analyse et sa dénonciation restent dans le registre de la culture. Les habitants qui fabriquent les ruines sont soit des puissants soit des instruments des puissants, dans tous les cas des ignares qui s'ignorent, le plus souvent. Tant que nous les subissons en nous désolant du « manque d'égard » que traduisent leurs gestes et notre acceptation de leurs conséquences, nous resterons prisonniers des vestiges que nous sommes en train de devenir. Pierre Perrault ne parlait-il pas d'un « non-lieu où j'exerce mes violons à l'intolérance » ?

Le sacre de l'oubli et de la laideur placé en sous-titre de ce livre ne doit pas être lu comme une posture à entretenir. ❖



La célebrissime Auberge du Gargantua à Percé abandonnée il y a une dizaine d'années.
Le courtier : Michel Maisonneuve!